

DELANGLEZ, JEAN, S.J., Ph.D., *Louis Jolliet, vie et voyages (1645—1700)*, Montréal. Les Études de l'Institut d'Histoire de l'Amérique française, Éditions Granger, 1950. 435 p.

Guy Frégault

Volume 4, Number 2, septembre 1950

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/801639ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/801639ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Frégault, G. (1950). Review of [DELANGLEZ, JEAN, S.J., Ph.D., *Louis Jolliet, vie et voyages (1645—1700)*, Montréal. Les Études de l'Institut d'Histoire de l'Amérique française, Éditions Granger, 1950. 435 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 4(2), 276–284. <https://doi.org/10.7202/801639ar>

## LIVRES ET REVUES

DELANGLEZ, JEAN, S.J., Ph.D., *Louis Jolliet, vie et voyages (1645—1700)*, Montréal. Les Études de l'Institut d'Histoire de l'Amérique française, Éditions Granger, 1950. 435 p.

Un double motif m'amène à rappeler les principales circonstances qui ont entouré la rédaction et la publication de cet ouvrage. D'abord, il n'est jamais indifférent, me semble-t-il, de connaître l'histoire d'une œuvre: c'est, du même coup, savoir pourquoi l'auteur a choisi tel sujet d'étude plutôt que tel autre, comment il a été conduit à l'aborder, où l'ont mené les diverses étapes de son travail. En second lieu, le texte du *Louis Jolliet* du R.P. Jean Delanglez, S.J., a été établi d'une façon particulière: ce point, M. le chanoine Lionel Groulx l'a déjà expliqué dans la *Revue*; il suffira de retenir quelques précisions.

Il y a une dizaine d'années que Delanglez entreprit d'écrire sur Jolliet. En 1941, à Chicago, je l'ai vu se livrer à ce travail, soit dans son cabinet où s'accumulaient ses notes, ses microfilms et une admirable collection de cartes anciennes, soit à la bibliothèque Newberry où il multipliait de longues séances d'étude. Quelque temps auparavant, il avait confié à l'imprimeur un essai de critique historique, *Hennepin's Description of Louisiana*, qui devait bientôt paraître. Trois ans plus tôt, il avait publié *Some La Salle Journeys*, où il jetait un jour nouveau sur le début et sur la fin de la carrière américaine de l'aventurier de Rouen. L'année précédente, il avait remis à *Mid-America*, l'importante revue historique de l'Université Loyola de Chicago, une étude qui reste un incomparable instrument de travail, "A Calendar of La Salle's Travels 1643—1683". Dans ces diverses publications et dans d'autres encore qu'il serait trop long d'énumérer — je pense, par exemple, à "Hennepin's Voyage to the Gulf of Mexico 1680", *Mid-America*, 21 (1939): 32—82 — l'érudit historien avait démontré que Hennepin présente surtout l'intérêt d'un cas pathologique et que La Salle, malgré les efforts du fameux Pierre

Margry pour établir la priorité du Rouennais au Mississipi, n'avait descendu le cours de la "Grande Rivière" que plusieurs années après Jolliet. Avant d'aboutir à ces conclusions, Delanglez avait compulsé une masse de documents, examiné un grand nombre de cartes et dépouillé une foule d'études, si bien qu'il était devenu l'homme du monde le plus renseigné sur l'exploration de la vallée du Mississipi. Dans ces conditions, n'était-il pas logique qu'il abordât la carrière du véritable découvreur du grand fleuve, Louis Jolliet? De plus, — ce qui n'allait pas sans le stimuler — des historiens avaient déjà dit leur mot sur le voyageur canadien. En 1871—1872, Margry a écrit dans la *Revue Canadienne* quatre articles intitulés "Louis Joliet" (dans la bibliographie du dernier livre de Delanglez, on a, par inadvertance, donné à ces articles le titre de "Louis Jolliet", au lieu de "Joliet", l'orthographe de Margry). En 1902, Ernest Gagnon a publié son *Louis Jolliet, découvreur du Mississipi et du pays des Illinois, premier seigneur de l'Ile d'Anticosti*; honnête ouvrier, plein de talent, Gagnon manque toutefois de documentation et il ne lui vient guère à l'idée de critiquer celle dont il dispose. Enfin, le R.P. Francis Borgia Steck a fait paraître en 1928 sa thèse de doctorat, *The Jolliet-Marquette Expedition 1673*; l'auteur est un artiste de l'hypothèse, un virtuose de la théorie, et rien ne l'intéresse plus vivement, peut-on croire, que de jongler avec des points d'interrogation. Précisément, le P. Steck tient que Jolliet n'a pas découvert le Mississipi. Dans le quatrième chapitre de sa thèse, où il s'esquinte à prouver son point, il développe longuement deux arguments. En voici le premier: le sens du terme *découvrir*, a-t-il décidé, est d'obtenir pour la première fois vue ou connaissance d'une chose qui existait déjà, mais qui n'avait pas encore été vue ou qui n'était pas déjà connue; par conséquent, poursuit-il, l'idée de découverte comporte une triple condition: 1. que l'objet en soit une réalité qui existait auparavant, puisqu'aussi bien ce ne serait pas alors de découverte, mais d'invention qu'il s'agirait; 2. que cette réalité soit vue ou connue pour la première fois; 3. que, par conséquent, cette réalité n'ait pas été vue ou connue auparavant. Dès les premières lignes, on le constate, le bon Père commence à tourner en rond; on peut imaginer ce qui arrive au bout de sept ou huit pages. Le second argument est le suivant: en 1673, Jolliet ne pouvait pas découvrir le Mississipi parce que, si l'on tient compte des conditions susdites d'une découverte, il n'était pas, à cette date, le premier Blanc à voir le grand

fleuve. Depuis 1543, depuis même 1520, on connaissait en Europe l'existence du Mississipi, alors appelé rio del Espiritu Santo. Pour que ce raisonnement fût concluant, il eût fallu établir l'identité du Mississipi et du fleuve du Saint-Esprit que, depuis un siècle et demi en 1673, des cartes espagnoles, hollandaises, françaises et autres représentaient comme se jetant dans le golfe du Mexique. Dans sa brillante étude, *El Rio del Espiritu Santo*, parue à New-York en 1945, Delanglez démontre l'impossibilité absolue que le fleuve du Saint-Esprit, qui apparaît sur la carte dite de Pineda, puis dans beaucoup d'autres monuments cartographiques, et qui est mentionnée dans le récit de Cabeza de Vaca et dans les chroniques de l'expédition d'Hernando de Soto, soit le grand fleuve découvert par Jolliet en 1673. D'où il faut conclure que l'on ne saurait, comme avait fait le P. Steck, soutenir que, depuis 1520 jusqu'au dernier quart du XVII<sup>e</sup> siècle, les Espagnols avaient "gardé vivante" la tradition scientifique du Mississipi, cours d'eau par eux connu sous le nom de rio del Espiritu Santo. Cette question une fois réglée, Delanglez pouvait procéder à l'étude de la carrière de Jolliet. Entre juillet 1944 et octobre 1946, il fait paraître sur ce sujet dix articles dans *Mid-America*. Ces études détaillées constituent le fond de *Life and Voyages of Louis Jolliet*.

Ce dernier ouvrage n'est lancé à Chicago qu'en 1948. Il est toutefois terminé au moment où l'auteur vient à Montréal, en avril 1947, inaugurer les conférences de l'Institut d'Histoire de l'Amérique française. Des négociations s'engagent tout de suite en vue d'en faire paraître une adaptation française dans les *Études* de l'Institut. Dès le mois de juin 1947, M. le chanoine Groulx annonce aux lecteurs de la *Revue*: "En nous quittant, le Père Delanglez nous a laissé l'espoir d'une édition française de son *Louis Jolliet*, édition qu'il nous promet "plus complète, mieux illustrée" que l'édition anglaise, et accompagnée du texte intégral des documents." Il faut d'abord traduire l'œuvre en français. Besogne assez simple, au fond, si l'Institut ne jouait de malchance: le travail traîne, traîne, traîne. Le 13 avril 1948, un membre du comité de direction de l'Institut, le R.P. Conrad Morin, O.F.M., déclare: "N'eût été la lenteur imprévue du traducteur de *Life and Voyages of Louis Jolliet 1645—1700*,... l'Institut aurait peut-être la satisfaction de compter dès maintenant, — ou peu s'en faudrait— dans sa série "Études", un autre ouvrage d'histoire qui lui ferait certes grand honneur." Le plus ennuyeux est que cette traduction long-

temps attendue ne peut pas être utilisée. C'est alors que l'historien accepte de rédiger lui-même une version française de son livre. Il entend parfaitement le français, il ne l'écrit même pas mal: ce n'est pas lui, par exemple, qui se donnerait le ridicule de rendre "mapmaker" par "faiseur de cartes". Après tout, il est né en Belgique, le français est sa langue maternelle. Oui, mais depuis vingt-cinq ans, il ne parle que l'anglais. Aussi tient-il à s'assurer le concours du magnifique écrivain qu'est M. le chanoine Groulx. Celui-ci convient de revoir, chapitre par chapitre, la traduction de Delanglez, tout en prévenant l'auteur qu'il se bornera à polir les phrases et qu'il lui soumettra, du reste, les pages révisées. On me permettra de souligner ici le remarquable exemple de probité et de modestie intellectuelles qu'offre la collaboration de ces deux maîtres de l'histoire, M. Groulx et Delanglez. Le livre, tel que nous le possédons maintenant, reste l'œuvre du second; il n'aurait pas toutefois le même cachet de correction et d'élégance discrète si le premier n'y avait pas mis la main. Delanglez meurt en mai 1949. Il y a un mois qu'il a mis au net la version française de son travail. En juin, le président de l'Institut écrit: "Au début de novembre [1949] paraîtra... le *Louis Jolliet* du Père Delanglez, depuis si longtemps promis et attendu". Mais des difficultés de toutes sortes, semble-t-il, retardent l'impression qui, eût dit Messire François Bigot, ne va "ni de l'avant ni de l'arrière". Durant un an, on promettra encore, on attendra toujours. Annoncée de nouveau pour janvier 1950, puis pour la fin de mars, — "et cette fois-ci pour de bon" — la mise en librairie devient "prochaine" en juin 1950. Enfin, la mi-août (1950!) nous apporte *Louis Jolliet, vie et voyages*. Avouons qu'il valait la peine d'attendre: le volume est beau, imprimé avec goût, de présentation luxueuse.

\* \* \*

Louis Jolliet a fait trois principaux voyages: l'un, en 1673, le conduit au Mississipi; un autre, en 1679, à la baie d'Hudson; un autre encore, en 1694, au Labrador. La première de ces expéditions en est une de découverte et les deux autres, d'exploration. C'est autour de ces trois événements capitaux que Delanglez organise son travail. Parlant de *Life and Voyages of Louis Jolliet*, un critique a laissé tomber: "The main trouble, however, is to be found in the fact that the author has no skill in the art of book-making" (*Canadian Historical*

*Review*, 29 [1948]: 426). J'estime, au contraire, que voilà un livre extrêmement bien composé. L'ordre et l'enchaînement des diverses parties ne sauraient être plus logiques ni plus rigoureux. Tout est clair, tout se suit, la marche est constamment progressive. Après un chapitre consacré aux premières années du découvreur, suivent cinq chapitres réservés au plus grand événement de sa carrière, le voyage de 1673. Immédiatement après, l'historien décrit la vie de Jolliet entre 1674 et 1679; il étudie ensuite le voyage à la baie d'Hudson et les antécédents de ce voyage, après quoi il ressaisit le fil de l'existence de l'explorateur, de 1680 à 1694; cette année-là, Jolliet se rend au Labrador et en revient avec un journal rempli d'observations géographiques et de notes ethnographiques, document que l'auteur replace dans son contexte historique et qu'il commente fort pertinemment; le onzième chapitre raconte les dernières années de Jolliet et expose les questions, restées insolubles, que soulève sa mort, en 1700. Le livre se clôt sur un épilogue, cinq appendices et un excellent index. Il est précédé d'une bibliographie. La préface est de M. le chanoine Groulx. Ce dernier cite quelques lignes d'une lettre que Delanglez lui expédia peu avant de mourir: "Je crois vraiment qu'il faut que vous écriviez un ou deux mots d'introduction. *Cvique suum*. Et il y a beaucoup de vôtre dans ces pages." Combien l'auteur avait raison, le lecteur est maintenant en mesure de s'en rendre compte.

Dans cette même préface, M. Groulx attire notre attention sur le fait que *Louis Jolliet* constitue une adaptation plutôt qu'une traduction pure et simple de *Life and Voyages of Louis Jolliet*. D'un livre à l'autre, si les cadres ne varient pas, les développements ne restent pas toujours les mêmes et se présentent parfois plus élaborés en français qu'en anglais. C'est ce qui arrive notamment dans la deuxième section du chapitre quatrième, où l'auteur étudie plus à fond la carte de Randin, dans la première section du chapitre suivant, où la "Relation de la Nouvelle-France, 1673" est l'objet de commentaires plus abondants, et dans le dixième chapitre, où le "Journal de Louis Jolliet, allant à la découverte du Labrador" s'enrichit de notes plus nombreuses. De même, les appendices diffèrent, de l'édition anglaise à la version française, à la réserve du catalogue des documents relatifs à Jolliet, que l'on retrouve dans les deux volumes. L'appendice B de l'adaptation française constitue, à mes yeux, un véritable modèle d'édition de texte. Delanglez le savait, il ne suffit pas plus de transcrire

un document pour en être l'éditeur que de mettre son nom sur la couverture d'un livre pour en être l'auteur. Enfin, l'édition de l'Institut d'Histoire contient une carte de plus que l'édition de Chicago; il s'agit de la belle reproduction de la carte de l'Amérique septentrionale publiée par Sanson en 1650, monument qui a exercé une influence extraordinaire en Nouvelle-France et ailleurs, au XVIIe siècle.

\* \* \*

Que Delanglez se soit particulièrement appliqué à résoudre les difficiles problèmes que proposent les trois grands voyages, cela ne signifie pas pour autant qu'il ait négligé ce que l'on pourrait appeler les périodes obscures de la vie de Jolliet. Plus qu'aucun de ses devanciers, il a cherché à y voir clair. Les premières années d'un personnage font souvent le désespoir du biographe. Que de questions ne se pose-t-on pas, sur lesquelles les documents se taisent? Et lorsque le "héros" n'occupe pas le centre de la scène, que de fois le cherche-t-on en vain? Delanglez a cherché. Il a parfois trouvé des erreurs, qu'il s'est empressé de corriger. C'est ainsi qu'il établit que le Jolliet rencontré en septembre 1669 par Dollier et Galinée, au bout du lac Ontario, n'est pas Louis Jolliet, comme on le croyait, mais son frère, Adrien, et qu'en revanche le Jolliet témoin de la prise de possession de l'Ouest par Saint-Lusson, en juin 1671, n'est pas Adrien, comme l'affirme Benjamin Sulte, mais bien le futur découvreur du Mississipi. Il prouve encore que, loin d'avoir été porté en triomphe et salué par "les cloches des églises" au retour de sa découverte, Jolliet fut traîné devant les tribunaux. Il note aussi qu'un passage de la lettre de Frontenac à Colbert, du 2 novembre 1672, a été mal transcrit dans le *Rapport* de l'Archiviste de la province de Québec pour 1926—27, erreur qui occasionne un faux sens. On pourrait relever une foule d'autres bonnes trouvailles dans tous les chapitres de *Louis Jolliet*.

Les chapitres qui traitent des trois grands voyages n'en demeurent pas moins les plus substantiels; et ceux qui se rapportent à l'expédition de 1673 sont, de tous, les plus importants. N'est-ce pas naturel? Voilà l'événement qui devait rendre fameux l'explorateur. Voilà aussi celui qui a provoqué, et dès le XVIIe siècle, les confusions les plus tenaces et les plus vives polémiques. Pourquoi? Parce que trop d'historiens et d'écrivains d'histoire ne se sont pas inquiétés de soumettre les

sources à la critique externe et à la critique interne, ou bien encore parce qu'ils ont mal procédé, ou bien enfin parce qu'ils ont lu les pièces et scruté les cartes à la lumière de leurs préjugés. Fidèle à sa méthode coutumière, Delanglez commence par faire table rase de toutes les interprétations. Il reprend un à un les documents et les monuments relatifs à la découverte du Mississipi. Il en opère d'abord la critique de provenance, puis, lorsqu'il y a lieu, la critique de restitution. Ensuite, il passe à la critique d'interprétation, de sincérité et d'exactitude. Langlois et Seignobos en main, on pourrait, dans les pages de *Louis Jolliet*, suivre, opération par opération, l'application intégrale de la méthode historique. Faut-il s'étonner, après cela, que les démonstrations de l'auteur soient parfaites et ses conclusions, solides comme le roc ?

Delanglez ne se presse pas de raconter les faits. En histoire, ce ne sont ni la couleur ni le mouvement qui l'intéressent. Logicien, — et quelle superbe logique ne déploie-t-il pas ! — il va droit aux *problèmes*. Une fois la solution trouvée et la preuve faite, il passe à autre chose. Mais auparavant il a pris le temps d'examiner avec soin les sources de première main, la documentation cartographique et les sources de seconde main. En 1948, le critique auquel je faisais allusion plus haut lui reprochait : "For much of the time Jolliet is lost in long arguments about the historical sources." Remarque singulière. On a presque honte de le répéter : le fait historique est celui que l'on connaît indirectement, c'est-à-dire d'après les traces qu'il a laissées dans les documents et dans les monuments. Pour un historien, établir des faits, c'est remonter de ces traces aux faits mêmes. Négligez les traces, vous n'atteindrez pas les faits ; brouillez les traces ou laissez-les brouillées, vous contribuerez à déformer les faits. Tout est là. N'en concluons point que l'historien doive avoir les yeux si bien rivés sur tous les problèmes possibles qu'il n'en finisse plus de chercher midi à quatorze heures. Voilà justement ce que Delanglez reproche au P. Steck qui, par exemple, en vue de trouver qui est l'auteur du "Récit des voyages et des découvertes du Père Jacques Marquette", pièce que Gagnon s'était contenté de paraphraser, a élaboré un sombre roman policier autour du Jésuite Dablon, pour faire, au bout du compte, un fort plaisant pas de clerc.

\* \* \*



Les amateurs d'histoire romancée — s'il se trouve encore de ces phénomènes anachroniques — se récrieront contre l'austérité de *Louis Jolliet*. Les Trissottins, qui ne conçoivent pas qu'une démonstration bien faite comporte son élégance, rechigneront sans doute parce que l'auteur ne fait pas la moindre concession à la "littérature". Delanglez les attend. Au début du chapitre troisième, au moment où il s'apprête à étudier les sources de l'expédition de 1673, il donne (en note!) cet avertissement :

Je n'ignore pas que ce chapitre, ainsi que les deux chapitres suivants, déplairont à certaines gens. Le premier devoir de l'historien n'est pas d'amuser ou d'émouvoir, mais d'établir les faits. Fustel de Coulanges avait coutume de demander : "Avez-vous un texte ?" Quand on en produisait un, il exigeait qu'on le replaçât dans son contexte. Avez-vous un texte ? Indiquez vos sources. Ce qui, naturellement, exige des notes au bas des pages. Procédé qui irrite amateurs, vulgarisateurs et dilettantes. Cette irritation, ne semblerait-il pas qu'elle provient du regret inavoué que l'histoire ne soit plus une branche de la rhétorique, où l'imagination prend la place des faits ?

Delanglez entre ici dans ce que le regretté Marc Bloch appelle ironiquement "la grande querelle des notes". Ce n'est pas seulement au Canada que se déroule cette dispute, qu'il faudra bien vider quelque jour : lorsque des critiques prétentieux cherchent à opposer la méthode canadienne à la "méthode" française, ils manifestent tout simplement une vaste ignorance. Voici le témoignage de Bloch. Sans doute, celui-ci le reconnaît, arrive-t-il aux érudits de s'enfermer dans un "ésotérisme rébarbatif" ; sans doute certains d'entre eux jettent-ils dans les marges des notes inutiles. Mais, poursuit-il,

lorsque certains lecteurs se plaignent que la moindre ligne, faisant cavalier seul au bas du texte, leur brouille la cervelle, lorsque certains éditeurs prétendent que leurs chaland, sans doute moins hypersensibles en réalité qu'ils ne veulent bien les peindre, souffrent le martyre à la vue de toute feuille ainsi déshonorée, ces délicats prouvent simplement leur imperméabilité aux plus élémentaires préceptes d'une morale de l'intelligence. Car, hors des libres jeux de la fantaisie, une affirmation n'a le droit de se produire qu'à la condition de pouvoir être vérifiée ; et pour un historien, s'il emploie un document, en indiquer le plus brièvement possible la provenance, c'est-à-dire

le moyen de le retrouver, équivaut sans plus à se soumettre à une règle universelle de probité. Empoisonnée de dogmes et de mythes, notre opinion, même la moins ennemie des lumières, a perdu jusqu'au goût du contrôle. Le jour où, ayant pris soin d'abord de ne pas la rebuter par un oiseux pédantisme, nous aurons réussi à la persuader de mesurer la valeur d'une connaissance à son empressement à tendre le cou d'avance à la réfutation, les forces de la raison remporteront une de leurs plus éclatantes victoires. C'est à la préparer que travaillent nos humbles notes, nos petites références tâtilonnes que moquent aujourd'hui, sans les comprendre, tant de beaux esprits.

\* \* \*

Armé d'une méthode aussi souple que rigoureuse, l'auteur de *Louis Jolliet* s'est donc livré à une pénétrante analyse de toute la documentation existante qui se rapporte au découvreur du Mississippi. Il a ensuite exprimé ses conclusions, après avoir donné ses preuves au cours de démonstrations auxquelles le lecteur participe. Enfin, il a mis de l'ordre dans les faits et les a solidement articulés aux principales étapes de la vie de l'explorateur. De son œuvre, sort, marquée d'une singulière grandeur, la figure énergique et intelligente de Louis Jolliet. Sans jamais céder à la facilité ni à la sentimentalité, — la plus facile de toutes les facilités — il a révélé une attachante personnalité. Pour y arriver, il suffisait de laisser parler les faits. L'historien l'a compris.

En terminant, il rappelle combien, au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècles, Jolliet est devenu célèbre, "non seulement en France, mais dans toute l'Europe occidentale". Dès cette époque, des ouvrages publiés en français, en allemand, en anglais, en espagnol et en hollandais mentionnent son nom et soulignent le rôle de premier plan qu'il a joué dans l'exploration de l'Amérique. Toutefois, il fallait s'y attendre, il n'en va pas ainsi au Canada. En plein XIX<sup>e</sup> siècle, l'abbé Ferland se demande: "Combien en est-il parmi les Canadiens instruits qui connaissent le sieur Jolliet?" Mais cela ne prouve rien qu'une chose: nous nous sommes toujours montrés oublieux. Aujourd'hui, le grand Canadien a trouvé un grand biographe.